

Le Bureau des Jardins et des Étangs

Didier Decoin
de l'académie Goncourt

Le Bureau des Jardins et des Étangs



© Éditions Stock, 2017.

© À vue d'œil, 2017, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0115-0

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

*Once there was a man burning incense.
He noticed that the fragrance was
neither coming nor going ;
It neither appeared nor disappeared.
This trifling incident led him to gain
Enlightment.*

SHAKYAMUNI BUDDHA

À Jean-Marc Roberts

Après une longue claustration accompagnée de la stricte observance des restrictions alimentaires liées au deuil, et après avoir lustré le corps de Katsuro à l'aide d'une étoffe sacrée destinée à en absorber les impuretés, Amakusa Miyuki s'était soumise au rituel destiné à la purifier de la souillure entraînée par la mort de son mari. Mais comme il n'était pas envisageable que la jeune veuve s'immergeât dans cette même rivière où venait de se noyer Katsuro, le prêtre shinto s'était contenté, les lèvres pincées, de secouer sur elle une branche de pin dont l'eau de la Kusagawa avait mouillé les rameaux les plus bas. Puis il l'avait assurée qu'elle pouvait à présent renouer avec la vie et montrer sa gratitude aux dieux qui ne manqueraient pas de lui transmettre courage et force.

Miyuki avait parfaitement saisi ce qu'il y avait derrière les paroles de réconfort du prêtre : il espérait que, malgré la précarité de sa situation aggravée par la disparition de Katsuro, la jeune

femme allait déposer entre ses mains une expression concrète de la reconnaissance qu'elle devait aux *kami*¹.

Mais si Miyuki éprouvait quelque gratitude envers les dieux pour l'avoir lavée de ses souillures, elle ne pouvait leur pardonner d'avoir laissé la rivière Kusagawa, qui après tout n'était rien de moins qu'un dieu elle aussi, lui ravir son mari.

Elle s'était donc contentée d'une modeste aumône composée de radis blancs, d'un bouquet de têtes d'ail et de quelques gâteaux de riz gluant. Mais habilement enveloppée dans un linge, l'offrande occupait, surtout grâce au gigantisme de certains radis, un volume qui laissait supposer un présent bien plus conséquent. Le prêtre s'y était laissé prendre et il était parti content.

Après quoi, Miyuki s'était astreinte à nettoyer et à ranger la maison. Bien que ce ne fût pas dans ses habitudes de mettre de l'ordre. Elle était plutôt du genre à laisser traîner les objets, voire à les éparpiller volontairement. Katsuro et elle en possédaient si peu, de toute façon. De

1. Divinités de la religion shintoïste. Les *kami* sont des éléments de la nature (montagnes, arbres, vent, mer, etc.) ainsi que les esprits des défunts.

les retrouver dispersés ici ou là, de préférence où ils n'avaient rien à faire, leur procurait une fugitive illusion d'opulence : « Ce bol à riz est-il neuf ? demandait Katsuro. L'as-tu acheté récemment ? » Miyuki mettait une main devant sa bouche pour cacher son sourire : « Il a toujours été sur l'étagère, le sixième bol à partir du fond – il te vient de ta mère, est-ce que tu ne t'en souviens plus ? » Simplement, en roulant sur la natte où Miyuki l'avait fait tomber (et elle avait négligé de le ramasser tout de suite), puis en s'arrêtant, renversé, dans un rai de soleil, le bol avait pris des reflets que Katsuro ne lui connaissait pas, et voilà pourquoi il ne l'avait pas tout de suite identifié.

Miyuki s'imaginait que les gens aisés vivaient au milieu d'un fouillis permanent, à l'exemple des paysages dont c'était la confusion qui faisait toute la beauté. Ainsi la rivière Kusagawa n'était-elle jamais plus exaltante à contempler qu'après une forte averse, lorsque les torrents qui l'alimentaient la chargeaient d'eaux brunes, terreuses, où tourbillonnaient des fragments d'écorce, des mousses, des fleurs de cresson, des feuilles pourrissantes, noires, crispées ;

alors la Kusagawa perdait son aspect miroitant, se couvrait de cercles concentriques, de spirales d'écume qui la faisaient ressembler aux tourbillons du détroit de Naruto, dans la Mer intérieure. Les riches, pensait Miyuki, devaient être envahis de la même façon par les innombrables tourbillons de présents que leur offraient leurs amis (innombrables eux aussi, forcément), et par toutes ces futilités éblouissantes qu'ils achetaient sans compter aux marchands ambulants, sans même se demander s'ils en feraient jamais quelque chose. Il leur fallait toujours plus d'espace pour caser leurs bibelots, empiler leurs ustensiles de cuisine, suspendre leurs étoffes, aligner leurs onguents, entreposer toutes ces richesses dont Miyuki ne connaissait parfois même pas le nom.

C'était une course sans fin, une compétition acharnée entre les hommes et les choses. Le comble de l'opulence devait être atteint lorsque la maison éclatait comme un fruit mûr sous la pression de la multitude d'inutilités dont on l'avait gavée. Miyuki n'avait jamais été témoin d'un pareil spectacle, mais Katsuro lui avait raconté avoir vu, lors de ses voyages à Heiankyō, des

mendiants fouiller les décombres d'orgueilleuses demeures dont les murs semblaient avoir été soufflés de l'intérieur.

Dans la maison que Katsuro avait bâtie de ses mains – une pièce au sol de terre battue, une autre avec un plancher de bois nu, et, sous le toit de chaume, un grenier auquel on accédait par des échelons, le tout de dimensions modestes car il avait fallu choisir entre élever des murs et prendre du poisson –, il y avait surtout des appareils de pêche. Ils servaient un peu à tout : les filets mis à sécher devant les fenêtres tenaient lieu de rideaux, empilés ils faisaient office de couchages, le soir venu on utilisait les flotteurs de bois creux comme appuie-têtes, et les ustensiles qu'employait Katsuro pour curer ses viviers étaient les mêmes que ceux dont usait Miyuki pour préparer leurs repas.

Le seul luxe du pêcheur et de sa femme était le pot où ils gardaient le sel. Ce n'était que la copie d'une poterie chinoise de la dynastie Tang, une glaçure brune sur terre cuite ornée d'un décor sommaire de pivoines et de lotus, mais Miyuki lui prêtait des pouvoirs surnaturels : elle

l'avait héritée de sa mère, laquelle la tenait déjà d'une aïeule qui affirmait l'avoir toujours vue dans la famille. La poterie avait donc traversé plusieurs générations sans subir la moindre éraflure, ce qui relevait en effet du miracle.

Si le rangement de la maison se fit en quelques heures, il fallut deux jours à Miyuki pour la récurer à fond. La faute en incombant à l'industrie qu'on y pratiquait : la pêche et l'élevage de poissons admirables, principalement des carpes. Quand il remontait de la rivière, Katsuro ne prenait pas le temps de se dépouiller de ses vêtements gorgés d'une vase gluante dont il éclaboussait les murs à chaque geste un peu précipité qu'il faisait, il n'avait qu'une hâte : libérer au plus vite les carpes qui s'agitaient dans leurs nasses d'osier et qui risquaient de perdre des écailles ou de s'amputer d'un barbillion (auquel cas elles auraient perdu toute valeur aux yeux des intendants impériaux), les lâcher dans le vivier creusé à leur intention sur le devant de la maison – un bassin à même la terre, peu profond, rempli à ras bord d'une eau que Miyuki, pendant l'absence de son mari,

avait enrichie de larves d'insectes, d'algues et de graines de plantes aquatiques.

Après quoi, assis sur ses talons, Katsuro restait plusieurs jours d'affilée à observer le comportement de ses captures, surveillant plus particulièrement celles qu'il avait d'emblée jugées dignes des étangs de la ville impériale, cherchant des signes montrant qu'elles étaient non seulement les plus attractives mais également assez robustes pour supporter le long voyage jusqu'à la capitale.

Katsuro n'était pas très bavard. Et quand il s'exprimait, c'était davantage par allusions que par affirmations, donnant ainsi à ses interlocuteurs le plaisir d'avoir à deviner les perspectives lointaines d'une pensée inachevée.

Le jour de la mort de son mari, lorsqu'on eut déversé dans le vivier les cinq ou six carpes qu'il avait pêchées, Miyuki s'était, comme lui, accroupie au bord de la fosse, se laissant hypnotiser par la ronde des poissons qui décrivaient des cercles anxieux à la façon de prisonniers découvrant les limites de leur geôle.

Si elle était capable d'apprécier la beauté de certaines carpes, ou du moins l'énergie et la vivacité de leur nage, elle n'avait pas la moindre idée des critères que retenait Katsuro pour évaluer leur résistance. C'est pourquoi, renonçant à tromper les villageois, et surtout à se duper elle-même, elle s'était relevée, époussetée, et, tournant le dos au vivier, s'était retranchée dans sa maison – la dernière au sud du hameau, reconnaissable aux coquillages insérés dans son chaume, leur partie nacrée orientée vers le ciel afin de renvoyer la lumière du soleil et d'effaroucher les corbeaux qui nichaient dans les camphriers.

Les villageois furent soulagés d'apprendre que Miyuki s'astreignait à décrotter son plancher et désenvaser ses murs.

Ils avaient craint que la jeune femme ne confectionnât un tourniquet avec une cordelette et un bâtonnet, et ne s'en servît pour s'étrangler afin de rejoindre Katsuro dans le *yomi kuni*¹.

1. Le monde des choses de la mort, d'après la mythologie shintoïste.